« Je crois en la vertu du Brückenbauer »

Rencontre avec Jean Perret, responsable du département Cinéma / Cinéma du réel à la Haute Ecole d'art et de design (HEAD), à Genève. Il nous parle de l'orientation de sa filière, du Réseau cinéma suisse et de la relève.

Propos recueillis par **Winnie Covo**

Jean Perret a repris la filière cinéma de la Haute Ecole genevoise en 2012.

Comment définiriez-vous l'enseignement de la HEAD par rapport aux autres filières de cinéma qui existent en Suisse (Zurich, Lausanne, Lucerne et Lugano) ?

Nous avons choisi d'appeler notre département cinéma, « Cinéma du réel ». C'est un projet qui consiste à proposer aux étudiants, aux enseignants, ainsi qu'à toute l'équipe pédagogique, de repenser et de perturber les limites conventionnelles qui séparent les genres du documentaire et de la fiction. Il s'agit de reconsidérer les frontières académiques strictes qui peuvent exister entre ces deux traditions et d'encourager tout ce qui peut relever de mélanges, d'hybridations et de démarches qui inventent un nouveau territoire. Nous pourrions dire que nous nous situons entre le docu « cucul » et la fiction « fictionnante », dans un territoire qui, dans le meilleur cas, est celui de l'essai. Et dans ce dernier, il s'agit, comme dans n'importe quelle école de cinéma, d'inviter l'étudiant à trouver son expression cinématographique la plus intime, les motivations les plus fortes qui légitiment son travail. C'est cela que nous souhaitons enseigner, au bout du compte : que cette voix-là puisse s'exprimer, puisse trouver les formes qui lui sont propres, plutôt qu'elle ne se conforme à un certain nombre de rhétoriques audiovisuelles telles que celles qui dominent actuellement le marché.

C'est vous qui avez renommé le département cinéma de la HEAD « Cinéma du réel ». Faut-il y voir l'empreinte du festival que vous avez dirigé pendant des années, Visions du Réel ?

Quand on m'a proposé le poste, j'étais encore à Nyon. Il m'a alors été demandé de redéfinir un projet cinématographique. L'idée était de refonder un projet qui avait trois missions principales. La première est bien sûr le cursus de formation : nous proposons un programme de bachelor et un master en coresponsabilité à part égale avec Lionel Baier, à l'Ecal. La deuxième : avoir des activités publiques nombreuses en ouvrant ainsi l'école et le département à la cité *(lire en p. 11)*. Quant au troisième volet, il s'agit d'une mission de recherche de nature théorique, mais qui réarticule précisément pratique et théorie.

Puis, pour ce qui est de cette volonté de faire du cinéma du réel, il ne s'agissait pas de créer une excroissance de Vision du Réel, pas du tout, puisque nous pratiquons aussi de la fiction. Il s'agissait néanmoins de reprendre en compte ce qui est un cinéma du réel, un cinéma concerné dans une expérience concrète du monde d'hier, d'aujourd'hui et de l'utopie. Il s'agit pour nous d'ancrer cette volonté d'expression cinématographique dans un « être concerné par le monde ». Et de prendre pied dans nos vies.

Les différentes filières de cinéma collaborent au sein du Réseau cinéma suisse. De quoi s'agit-il ? Et comment se passe cet échange ?

Réseau cinéma suisse, c'est l'utopie

toujours reconduite d'un dialogue, d'échanges fertiles, intelligents, habités, entre Alémaniques et Romands. Ce réseau réunit les deux universités qui ont des départements de cinéma, soit Zurich et Lausanne, la Cinémathèque suisse et les écoles de cinéma. Je crois en ce réseau. Même s'il s'agit d'une structure qui mériterait d'être plus flexible, en termes d'échanges. Aussi bien à Lucerne, qu'à Zurich, Lausanne, Lugano et ici à Genève, nous avons des cursus de formation extrêmement denses. Les étudiants travaillent énormément. Ce qui existe actuellement ce sont des formes d'échanges : nos étudiants Master sont par exemple partis à Zurich deux jours, puis nous accueillerons à notre tour des étudiants zurichois pour deux jours à Genève très prochainement. Nous leur proposons un programme clés en mains : conférences, discussions, etc. Ils apprennent ainsi à se connaître, mais aussi à faire la fête ensemble, et à découvrir une ville, l'esprit d'un lieu.

Le Réseau cinéma suisse, c'est donc cette volonté qui est « connaissons-nous, parlons-nous, essayons de développer des projets communs ». Nous sommes encore aux prolégomènes, aux esquisses du projet, mais encore une fois j'y crois beaucoup, comme je crois en la vertu du Brückenbauer, du pontonnier qui crée des liens. On a beaucoup à échanger avec les Alémaniques qui savent aménager des ouvertures sur l'Europe germanophone, lorsque nous représentons une fenêtre sur la francophonie, et la France en particulier.

Il existe cependant une barrière bien réelle qui est celle de la langue. Comment fait-on pour la dépasser ?

La réalité nous pousse à un constat d'échec. Un échec de la formation du français pour les Alémaniques et de l'allemand chez nous en Suisse romande - quoique les Alémaniques aient tendance à mieux parler le français que nous l'allemand. En Suisse, cette appétence, cette curiosité à l'endroit de l'autre langue n'est pas satisfaite. On ne parle pas l'allemand et on ne parle pas le français, tout du moins pas suffisamment pour s'entendre. Toutes les commissions fédérales reposent sur un mode de communication qui veut que chacun parle sa langue. Les autres sont censés la comprendre et souvent ce n'est guère le cas.

Je vois donc mal comment l'un de vos étudiants pourrait suivre des cours en Suisse allemande…

Il y en a deux ou trois qui parlent l'allemand et pourraient améliorer leurs compétences en se rendant sur place. L'an dernier, nous avons eu une étudiante zurichoise le temps d'un semestre. Elle parlait déjà pas mal le français en arrivant, mais elle a pris confiance au fur et à mesure du temps et tout s'est très bien passé. Un Bernois a commencé son Bachelor, deux Alémaniques leur Master. Nous accueillons actuellement un étudiant cubain, qui parle donc l'espagnol, un peu le français et l'anglais, nous parvenons tout à fait à nous entendre.

Nous avons des échanges avec des écoles de cinéma européennes (dans le domaine du montage en particulier) pour les films de diplôme. Cela fait partie de notre travail de mise en réseau et c'est très important. En accueillant des gens d'autres pays, nous parvenons toujours à trouver des solutions. Nous comptons aussi sur la solidarité entre les étu-

Les étudiants en 1ère année lors d'un atelier en Lozère (2015).

Exposition « Making Sense, une cartographie de l'essai contemporain » (2013).

diants, dont souvent la langue maternelle n'est pas le français.

Nous avons eu des ateliers animés en anglais afin de satisfaire tout le monde. Il est donc toujours possible de trouver des solutions, même si utiliser l'anglais comme une langue tierce tend à appauvrir les échanges. Nous sommes en effet toujours beaucoup moins précis et inspirés dans une langue que la plupart d'entre nous parlent de façon rudimentaire.

A votre sens, en fait-on assez pour la relève en Suisse ?

Oui ! Et cela même s'il y a plusieurs aspects à cette problématique. En ce qui concerne la HEAD, qui est une HES, Haute Ecole publique, nos conditions de travail sont excellentes, et d'autant plus si on les compare à d'autres écoles européennes. En termes d'équipement, de budget, le soutien permet un travail de grande qualité tant au plan du suivi pédagogique que de moyens de production et de postproduction. Aucune plainte ne peut être prise au sérieux !

Maintenant, en ce qui concerne notre place au sein de la branche, là, il y a un problème. Nous ne sommes pas considérés comme faisant partie intégrante, complète, de la scène du cinéma suisse. C'est pour cela aussi que, par l'influence déterminante des principaux producteurs, les écoles de cinéma ne sont plus reconnues comme des producteurs de films à l'OFC.

En tant qu'école, nous ne pouvons donc plus envoyer nos films à Berne pour une demande de financement, car nous devons collaborer avec un producteur indépendant qui possède la majorité des droits. C'est un problème de financement, car nous pensons que nos écoles, nos films de diplôme tout du moins, doivent accéder à des fonds publics de financement, et que l'accès à ces fonds devrait se faire par nos soins, en direct. Sans nécessairement un producteur. Ce n'est pas possible actuellement, mais nous y travaillons. Nous sommes en discussion serrée et régulière avec l'OFC et la Section du cinéma. Mais ce sont des questions un peu stratégiques qui concernent actuellement une somme de 700'000 francs. Nous pensons que le plus simple serait que nous percevions une partie de cette somme, que nous la gérions selon nos méthodes pédagogiques et que nous rendions des comptes par la suite. Nous accueillons fréquemment des représentants de toutes les professions dans nos écoles. Elles sont des plaques tournantes où les gens viennent et partent et, de ce point de vue, nous sommes ancrés dans la profession. Nous faisons travailler pas mal de professionnels, ce qui est également intéressant pour eux sur le plan pécuniaire. Nous «ostraci-

Le bâtiment principal de la HEAD sis au boulevard James-Fazy à Genève abritait anciennement l'Ecole des arts décoratifs.

Tournage de « L'offre », film de Bachelor de Moïra Pitteloud (2014).

ser», nous mettre au ban de cette scène du cinéma par des moyens limitatifs d'accès aux fonds, c'est une erreur. Stratégiquement et culturellement.

N'y a-t-il pas une rupture de continuité inquiétante entre le succès et la prise de risques des courts métrages suisses et l'étape du premier long métrage, où l'on a parfois l'impression que les jeunes cinéastes s'autocensurent ou n'osent se lancer dans les projets les plus radicaux ?

Votre question reprend un débat et une réflexion que nous menons actuellement. Nous remarquons qu'en première ou deuxième année, nos étudiants font sous l'impulsion de gens tels Gabriel Abrantes, Basil da Cunha ou Cyril Neyrat des films inspirés, créatifs, débridés en quelque sorte. Ils cherchent, tentent, prennent des risques. Actuellement, les première année sont en Lozère, pour travailler avec Pierre-Yves Vandeweerde, passionnant cinéaste documentariste belge. Ils sont dans la montagne, le froid, découvrent une région aride, rude, sauvage par certains aspects sociologiques et économiques, et doivent raconter des histoires. C'est une expérience de terrain incroyable. L'an dernier, les étudiants de deuxième année faisaient leur grand voyage à Tawara, proche de Nara, au sud du Kyoto, au Japon – c'est un projet que j'ai introduit quand je suis arrivé et qui consiste à envoyer des étudiants dans un pays ou une région dont ils n'ont que peu d'idées et dans laquelle ils perdent d'abord leurs repères. Une fois perdus, sans repères linguistiques ou culturels, comment, en tant que jeunes cinéastes qu'ils veulent être, peuvent-ils poser des jalons, commencer à composer un plan, un cadre, en évitant le pittoresque et le touristique. Nous sommes donc allés l'hiver dernier au Japon pour déraciner et décentrer nos étudiants, avec la collaboration précieuse de Naomi Kawase. Cela fonctionne et donne lieu à des films souvent convaincants, forts, inspirés.

Et en troisième année, lorsqu'ils présentent leur film de diplôme, on remarque une forme de repli protecteur, quelque chose qui est de l'ordre d'une démarche parfois plus frileuse. Ils veulent moins prendre de risques, pour assurer la bonne finalisation de leur film et vont souvent faire le choix de la fiction. Pourquoi ? Parce qu'ils pensent ainsi pouvoir préméditer l'action, l'écrire, la réécrire, la dialoguer, faire du casting, faire répéter les acteurs. Si on fait de l'improvisation, on va la tenir dans des limites raisonnables. Les étudiants ont le sentiment de maîtriser d'une façon plus complète leur film, en déjouant le risque de l'échec. Mais ne brident-ils pas ainsi leur créativité ? Nous avons donc décidé de réorganiser notre cursus de formation en installant une orientation plus marquée documentaire de création en troisième année et ciblée sur la fiction en deuxième année. Seconde décision, pour enlever un peu le poids symbolique, académique, que les étudiants prennent sur leurs épaules : ils pourront présenter à choix en diplôme, devant le jury, l'un des deux films, ou les deux.

> « Nos conditions de travail sont excellentes, et d'autant plus si on les compare à d'autres écoles européennes. »

La question est donc de maintenir auprès de l'étudiant ce désir de prise de risques, d'inventer des styles de narration qui ne soient pas strictement soumis aux lois des récits par trop linéaires et psychologiques !

L'animation prend de plus en plus de place dans la production documen-

le choix
qui s'impose
www.vfa-fpa.ch
vfa fpa
Vorsorgestiftung Film und Audiovision
fondation de prévoyance film et audiovision

taire. Discutez-vous d'une collaboration avec la Haute Ecole de Lucerne ?

Oui, nous sommes en relation avec la Hochschule Luzern et cherchons à concevoir un atelier au moins en commun. Cette Haute Ecole est d'ailleurs un bon exemple de participation au Réseau. C'est une petite structure de formation qui soigne particulièrement ce qui relève du documentaire de création. Donc de l'animation et de l'essai. Ils font des choses très intéressantes.

Les étudiants émettent-ils le souhait d'avoir accès à l'animation ou d'autres formes de «technologies» ?

Nous avons des ateliers d'animation qui font partie du département de communication visuelle. Si un étudiant souhaite intégrer de l'animation à son film de prises de vue réelles, nous avons les interlocuteurs nécessaires. Avoir accès en revanche à une démarche en animation telle que dans "Valse avec Bachir" d'Ari Folman, cela dépasserait nos capacités. Mais là aussi, nous sommes aux aguets pour toute rencontre de métissage !

Un autre domaine que nous n'avons pas abordé et qui fait l'objet d'une réflexion est le transmédia...

... Vous avez d'ailleurs une convention avec le Festival Tous Ecrans, très actif dans le domaine du transmédia. En quoi cette dernière consiste-t-elle ? Où en êtes-vous dans l'approche de l'enseignement de ce nouveau genre de production ?

Nous sommes partenaires du festival, à la fois pour des propositions de programmation de cinéastes dont nous pensons qu'ils sont intéressants pour nous tous, et, depuis deux ans maintenant, pour la rétrospective André S. Labarthe. Nous préparons une proposition particulière pour la dernière partie de cette traversée d'une collection passionnante qui aura lieu au mois de novembre prochain.

Lorsque l'on parle transmédia, nous sommes là au cœur de ce que doit être une école de cinéma, à savoir ouverte sur les mouvements en évolution dans la production des images. Nous ne pouvons pas imaginer que nos étudiants en Bachelor ou Master, sortent de leur cursus sans en avoir approché les pratiques.

Le terme de transmédia veut aujourd'hui un peu dire tant de choses, mais cela nous pousse à repenser les supports de diffusion et l'effet que ceux-ci peuvent avoir sur les narrations : les discontinuités, les lignes narratives reconsidérées, bousculées, les arborescences, etc. C'est intéressant, mais nous devons également tenir une fonction critique et analytique. Notre département doit aussi être un lieu où l'on interroge. Je suis donc en train de voir comment tirer un fil rouge sur les trois années de Bachelor dans ce domaine, et c'est assez compliqué…

La ZHdK encourage d'ores et déjà les projets de transmédia. Pensez-vous collaborer avec l'école zurichoise ?

Oui. Nous sommes en contact avec Christian Iseli, l'un des professeurs zurichois qui travaille sur le sujet, et je pars d'ailleurs en principe au mois de mai quelques jours à Zurich avec des étudiants de la HEAD pour un séminaire sur les liens entre le documentaire et le transmédia. Les responsables de la ZHdK sont très prospectifs dans ce domaine, ce qui est intéressant.

En ce qui me concerne, venant de la cinéphilie passionnée, du cinéma, des salles obscures, j'ai encore des doutes, légitimes je l'espère, même si je me rends compte qu'on ne peut pas passer à côté du transmédia. Il faut l'interroger, le critiquer, et en faire une zone d'expression telle qu'elle puisse vraiment enrichir notre culture cinématographique, la prolonger, mais tout autant s'en inspirer.

Tournage de « Morella », film de Bachelor de Mathilde Borcard (2014).

Le cinéma pour construire la paix

« Route 181 » de Eyal Sivan et Michel Khleifi sera présenté à Genève en présence des deux réalisateurs.

L'une des missions principales qui a été confiée à Jean Perret lors de sa nomination à la tête de la filière cinéma de la HEAD fut de développer les activités publiques de la Haute Ecole genevoise et par là-même de l'inscrire dans la vie de la Cité. Ainsi, en ce moment-même, par exemple, la salle de projection du Musée de La Croix-Rouge présente en boucle des projets réalisés par les étudiants de l'établissement.

Dans cette même logique de rayonnement, la HEAD participera les 14, 15 et 16 mai prochains aux Rencontres de Genève Histoire et Cité, créées sous l'impulsion de la Maison de l'histoire de l'Université de Genève. L'événement pluridisciplinaire qui consacre cette année la thématique « Construire la paix » proposera en effet un véritable festival de cinéma appelé « Les Journées du film historique ».

Un cinéma acteur de paix

Le département de cinéma de la HEAD en collaboration avec Les activités culturelles de l'Université de Genève, les Cinémas du Grütli, le Service de formation continue de l'Etat de Genève et le Service École Médias, organisera ainsi deux journées de projections (*lire détails et horaires ci-contre*), débats et tables rondes pour réfléchir sur la question de la paix au Proche-Orient. « Nous avions dans un premier temps imaginé une programmation donnant la parole à des films qui montrent des chemins de paix, souligne Bertrand Bacqué, enseignant à la Haute Ecole. Puis, nous avons été amenés à réviser notre démarche lorsque nous avons pensé inviter, entre autres, le cinéaste israélien Eyal Sivan et son film « Route 181 » coréalisé avec le Palestinien Michel Khleifi. »

Le road-movie documentaire donnant deux points de vue sur une même pellicule de la vie en Israël a ainsi orienté la participation de la HEAD à ces journées de réflexion autour du thème du cinéma « qui instaure le dialogue, le cinéma témoin mais aussi acteur de pacification », continue Bertrand Bacqué. En prenant part à ce genre d'événements, le département véhicule ainsi hors de ses murs une identité particulière que ses professeurs tiennent à défendre, celle d'un « cinéma engagé », nous dit-on.

Les Journées du film historique proposeront en tout quelque 30 films, documentaires, fictions, animations, archives, reconstitutions, dont le film « Traité de la marche en plaine », réalisé par le cinéaste et artiste Pierre Creton en collaboration avec les étudiants de la Haute Ecole.

Winnie Covo

Programme de la HEAD aux « Journées du film historique »

Jeudi 14 mai:
9 h 30
« Traité de la marche en plaine »
de Pierre Creton

10 h
« Dans un jardin je suis entré »
d'Avi Mograbi
Présentation et débat de 30 min. animé par Cyril Neyrat.

13 h **« Fix me »** de Raed Andoni, suivi d'un débat de 30 min. en présence du réalisateur. Présentation et débat par Bertrand Bacqué.

Vendredi 15 mai
9 h 30 Table ronde de 90 min. avec Eyal Sivan autour d'extraits de «Vérités désagréables», un film engagé avec Marcel Ophuls.
Modération : Jean Perret et Cyril Neyrat.

19 h-24 h
« Route 181 »
d'Eyal Sivan et Michel Khleifi suivi d'un débat de 30 min. en présence des réalisateurs. Présentation et modération par Jean Perret.